

homme qui domine ses émules par son énergie, son intelligence, son agilité, sa puissance musculaire et son prestige incontesté. Cet homme auquel l'antiquité aurait élevé une statue, c'est notre athlète national par excellence, Joseph Montferrand.



Lorsque Joseph Montferrand naquit à Montréal, du mariage de Joseph Montferrand et de Marie-Louise Couvrette, la future métropole du Canada n'était qu'une petite ville d'une douzaine de mille âmes, y compris une nombreuse garnison de soldats anglais. Ses anciennes fortifications qui l'avaient enserrée entre le fleuve, la rue McGill, la ruelle des Fortifications, la rue Saint-Louis et le square Dalhousie tombaient en ruine et des maisons commençaient à s'élever dans les endroits qui devaient bientôt devenir les faubourgs Québec, Saint-Laurent, Saint-Joseph et Sainte-Anne. Malgré son peu d'étendue, Montréal n'en était pas moins un centre remarquable d'activité, et c'est dans son sein que résidaient la plupart des *Bourgeois* du Nord-Ouest; c'étaient là encore que s'organisaient ces expéditions qui partaient annuellement vers les plaines et les bois.

Le père de notre héros avait lui-même fait la traite des fourrures pour la Compagnie du Nord-Ouest et s'était amassé une modeste fortune. Homme très robuste et très brave, on lui concédait la réputation "de n'avoir reculé devant aucune provocation et de n'avoir jamais été vaincu".

Son grand-père qui faisait partie de l'armée de Lévis, lors de la cession, demeura à Montréal après le départ des troupes françaises et il s'établit prévôt d'armes pour gagner sa vie. Plusieurs fois, il eut à soutenir l'honneur du nom français contre les conquérants, mais il le fit toujours avec une vaillance telle que l'ennemi dut reculer.

Enfin, la mère du fameux Joseph, fut une maîtresse femme devant qui il ne faisait pas bon de se conduire en mécréant, car elle savait appliquer de rudes corrections à ceux qui lui manquaient d'égards ou maltraitaient le prochain sans raison. Par hérédité, autant que par l'influence du milieu, Joseph Montferrand devait donc être ce qu'il a été, un athlète accompli.



On ne se fait pas idée de tout ce qui se raconte sur ce personnage extraordinaire, car de son adolescence à sa mort, il a rempli le Canada du bruit de ses exploits et ceux-ci sont innombrables. M. Benjamin Sulte a recueilli les plus saillants pour les réunir en une monographie curieuse, devenue avec *l'Histoire du Juif Errant, Jean de Calais, le Siège de la Rochelle* et *les Mille et Une Nuits* un de ces ouvrages populaires qu'on rencontre partout. M. A. Montpetit a aussi raconté quelques prouesses, puis des contemporains

de Montferrand ont parfois confié aux journaux des faits qui avaient échappé aux deux auteurs cités, en sorte qu'il faudrait un volume maintenant pour toutes les colliger. Je n'entreprendrai point cette tâche; je me bornerai à extraire des œuvres de mes devanciers quelques anecdotes typiques pour faire voir notre grand athlète sous divers aspects.



La première nous montre Montferrand vers dix-huit ans. Elevé dans le faubourg St-Laurent, en plein quartier cosmopolite et batailleur, il avait appris de son père ou des habitués des nombreuses salles athlétiques de sa localité, la boxe ainsi que la savate et il était déjà suffisamment habile pour commencer sa carrière par un coup d'éclat. Laissons maintenant la parole au plus érudit de nos historiens:

"Deux boxeurs anglais renommés luttaient un jour, en 1818, (1) sur le Champ de Mars de Montréal, en présence de la foule et d'une partie des troupes de la garnison. On rapporte que le vainqueur fut proclamé champion du Canada et que le meilleur homme du pays fut appelé séance tenante à lui disputer ce titre. Le sang de Montferrand ne fit qu'un tour: il ne voulait pas laisser la palme à un Anglais! Selon la coutume du temps, il s'élança dans le cercle et chanta le coq: cela signifiait qu'il relevait le défi. Les gens du quartier St-Laurent battirent des mains—ils connaissaient l'enfant qui allait se mesurer contre le boxeur anglais. Leur espoir ne fut point trompé. Montferrand ne porta qu'un seul coup de poing, mais si parfaitement appliqué que son adversaire se déclara incapable de lui résister.

Le lendemain toute la ville prononçait le nom de Jos. Montferrand. Il avait conquis, la faveur populaire; les *sportsmen* lui pressaient la main et se le présentaient l'un à l'autre. La candeur avec laquelle il recevait les éloges le faisait encore plus remarquer. Sa bonne figure plaisait aux amateurs du grand jeu. Mais lui, dans son humble condition ne cherchait qu'à gagner sa vie et à aider sa famille. Ses instincts étaient du côté du travail."



A sa majorité, il fit son tour au Nord-Ouest, puis quatre ans plus tard, il abandonnait la traite des fourrures pour prendre du service dans le haut de l'Ottawa, car le commerce de bois commençait à devenir important et requérait l'aide de presque tous les gars solides du pays. Très prisé pour ses diverses qualités par les capitalistes, il fut immédiatement choisi comme chef de *gang* et, pendant trente ans, il sera conducteur d'hommes, défenseur des siens et redresseur

(1) C'est deux ans auparavant, en 1816, qu'eut lieu aux Etats-Unis le premier combat de boxe pour un enjeu.